

Y'A-T-IL UNE SPÉCIFICITÉ MILITAIRE DU RISQUE ?

PAR LE LIEUTENANT-COLONEL THOMAS MIALHES - PROMOTION « GÉNÉRAL SIMON » (2003-06)

Qu'il soit technologique, naturel, humain, environnemental, politique ou bien encore financier, le terme de risque semble galvaudé par un emploi qui s'est généralisé. Cependant, quel que soit son champ d'application, la notion de risque renvoie toujours à l'occurrence d'un danger. La prise de risque pourrait dès lors se résumer à l'acceptation du danger, laquelle n'a de sens qu'au service d'un bien que l'on estime supérieur.

Pour autant, il n'y a pas de définition communément admise du risque et ce en raison d'une double racine étymologique. Que le terme provienne du latin populaire *ressecum* signifiant « écueil » ou encore « risque couru en mer » ou bien encore qu'il soit issu de l'arabe *rizq* faisant référence à « la part de bien que Dieu attribue à chaque homme » ou « événement fortuit », on constate que les sens qui peuvent en découler sont nombreux. Peut-on dès lors parler d'une spécificité militaire du risque ? Oui, dès lors que l'on considère que le plus grand risque est celui touchant à la vie.

Rares en effet sont les métiers ou les professions dans lesquels on risque la vie, la sienne comme celle d'autrui. On pense immédiatement aux professions médicales ou aux métiers de la sécurité (au sens large c'est-à-dire incluant aussi bien les policiers, les gendarmes, les militaires et les pompiers). Mais force est de constater que certains hommes politiques de haut niveau, au premier rang desquels le président de la République, y sont également confrontés.

Cependant, leur rapport au risque, dont l'enjeu serait la vie, reste exceptionnel. Ce qui fait l'une des spécificités du risque pris par les militaires, c'est son acceptation quasi quotidienne. Cette spécificité découle également d'une triple acceptation. En effet nous acceptons aussi bien de risquer notre vie, celle de nos subordonnés comme celle de nos adversaires, dans le but exclusif de protéger la vie de nos compatriotes.



Le risque est omniprésent

Pour autant, cette spécificité n'est pas nouvelle. Ce qui semble avoir changé, c'est bien plutôt notre rapport au risque et notre capacité à appréhender ce niveau de risque ainsi qu'à en assumer les responsabilités.

Plusieurs mouvements doivent ainsi être analysés pour expliquer ce changement dans la relation que l'homme entretient avec le risque ou le danger.

Le premier et le plus significatif d'entre eux touche notre rapport individuel à la mort. La peur de la mort est ancestrale. L'homme a cherché dans la religion un semblant de réconfort à la mort et y a trouvé notamment la perspective d'une autre vie au-delà de la mort. Cette certitude transcendante justifie ce risque pour celui qui l'affronte. D'autres causes peuvent justifier que l'on risque sa vie pour elles, sauver la vie de ses enfants par exemple. Cependant, dans un monde de plus en plus matérialiste, les raisons pour lesquelles on accepte encore de sacrifier les biens acquis se font plus rares. Le sens du bien commun a en effet quelque peu disparu de notre vocabulaire. Que signifie encore aujourd'hui mourir pour son pays ou pour des idées ? Plutôt que la peur de la mort c'est donc l'absence ou la disparition des motifs pour lesquels il valait la peine de risquer sa vie qui est à mettre en évidence.



Un milieu risqué par nature

Le transhumanisme est le deuxième aspect caractéristique du changement de contexte lié au risque. Les formidables progrès réalisés en termes d'intelligence artificielle, de nanotechnologies, de manipulations génétiques laissent entrevoir aux yeux de certains la possibilité d'un contrôle, voire d'une mainmise totale de l'homme sur la nature. Repousser toujours plus l'échéance de la mort, celle du temps, des maladies, de la vieillesse est désormais un rêve qui semble accessible. Pourquoi risquer sa vie quand on promet aux hommes de vivre toujours plus longtemps et dans des conditions dont on nous assure qu'elles ne cesseront jamais de s'améliorer ? Le transhumanisme délégitime un peu plus encore la prise de risque.

Paradoxalement, jamais la vie n'a eu aussi peu de valeur dans nos sociétés. Il n'y a qu'à voir l'augmentation paroxystique de la violence verbale et physique qui conduit aux gestes les plus crapuleux et violents. Aujourd'hui, on ne tue plus par passion ou bien encore par haine de l'autre, mais par disparition de la vie de l'échelle des valeurs. Ce qui importe avant tout c'est soi, son confort, ses désirs, ses envies. L'autre n'apparaît plus que comme un outil, au pire un obstacle que l'on supprime ou que l'on franchit au gré de ses envies et de ses besoins. Les réflexions autour de la vie et de la mort qui agitent en ce moment nos sociétés sont emblématiques de ce rapport de l'homme à la vie et de la nécessité de replacer ces réflexions dans un environnement plus général qui est celui de la société, environnement au sein duquel chacun est par nature appelé à évoluer.

Cette perte de repères, ce changement de rapport au risque ont ainsi conduit à des travers qui n'ont fait qu'amplifier ce phénomène : déresponsabilisation des individus, infantilisation, augmentation du nombre de suicides, judiciarisation du risque, médiatisation, recherche des responsabilités, disparition de la présomption d'innocence, anonymisation, ont incité les gens à minimiser leur prise de risque. La légitime défense en est aujourd'hui un exemple cruel. Doit-on encore prendre le risque de porter assistance à une personne face à une autre, de secourir un policier face à des voyous, d'empêcher une incivilité commise sous ses yeux au risque de se retrouver soi-même sur le banc des accusés pour y répondre de son intervention et de ses conséquences ?

Face à cela, les armées, et au premier rang de celles-ci l'armée de Terre, n'ont eu de cesse de rappeler ce qui fait le fondement de notre mission, de nos droits et de nos devoirs. L'armée de Terre évolue chaque jour dans un environnement peuplé, dans des lieux d'interaction et d'échanges entre humains, un milieu risqué par essence.

Parce que chacun de ses soldats est armé, parce qu'il est détenteur de ce pouvoir et de cette responsabilité lourde de donner la mort, l'armée de Terre demande qu'une formation précise, complète, exigeante soit dispensée à tous et ce de façon simple, compréhensible et applicable. Cette formation a vocation à diminuer au maximum la prise de risque, mais également à prendre la pleine mesure des risques encourus ainsi que les responsabilités qui leur sont inhérentes.

Prendre un risque c'est certes ressentir cette formidable poussée d'adrénaline qui permet de franchir les montagnes. C'est aussi et surtout repousser les limites du connu et en accepter les conséquences. Au premier rang de celles-ci se trouve la mort.

Souvenons-nous de ces mots prononcés aussi bien par les responsables politiques, les frères d'armes, les épouses ou compagnes du colonel Arnaud Beltrame, des commandos Marine Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello, des sapeurs-pompiers de Paris intervenus dans Notre-Dame en feu pour en sauver les trésors : « ils n'ont fait que leur devoir » !

Le devoir du soldat reste en effet de tuer son ennemi tout en restant en vie. Cela impose d'accepter de risquer sa vie, celles de ses hommes tout en enlevant celles de nos ennemis. Cela est-il encore audible aujourd'hui ? Oui si nous en expliquons le sens autour de nous !



Volontaire Aspirant de l'armée de Terre puis officier sous contrat, le lieutenant-colonel Mialhes a rejoint Saint-Cyr avec sa promotion en 2005. Il a été chef de section et commandant d'unité au 2^e REI et officier adjoint au 3^e REI. Chef de la cellule de permanence du cabinet ministère de la défense de 2015 à 2017, il a été en poste au Bureau Finances de l'EMAT jusqu'en 2018. Il est stagiaire de l'École de Guerre depuis l'été dernier.